

XYZ. La revue de la nouvelle

Le cri

Daniel Sernine



Numéro 50, été 1997

50

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4557ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sernine, D. (1997). Le cri. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (50), 65–67.

Le cri

Daniel Sernine

Je suis toujours là,
vous m'avez quitté.
Je pense sans cesse
à vous oublier.

CLÉMENCE DESROCHERS

Et voilà que ça le frappait à nouveau, en pleine face. Un requin lâché dans les eaux froides de sa poitrine, lui déchirant le cœur à pleines dents, en arrachant de gros morceaux tout en le laissant intact, de sorte que le tourment n'avait pas de fin.

Comme si ça ne lui était jamais arrivé auparavant. Comme s'il n'avait pas prévu que cela surviendrait tôt ou tard — il l'avait même écrit, noir sur blanc, que ça ne durerait qu'une saison.

Mais non, on ne s'y habitait pas, et sa réaction ce soir était quasi physique, au bord des frissons — ces tremblements que donne la fièvre et qui témoignent d'une rébellion du corps entier.

Ou comme ceux que déclenche l'état de manque, car il était en manque et le serait plus gravement encore dans les jours qui venaient. Les semaines?

Trois ans plus tôt il avait écrit, présomptueux, qu'une sorte d'équanimité lui venait avec les ans, avec les expériences répétées. Ne doutant de rien, il avait nommé cela «l'entropie des sentiments».

Ce soir, ça lui était mis en pleine face: il n'avait tout simplement pas aimé Jocelyn autant qu'il aimait Carl. Voilà pourquoi perdre Jocelyn lui avait fait moins mal. Voir Carl lui être enlevé

par les circonstances, peu à peu, jour par jour, cela le brûlait à petit feu — mais avec de cuisantes flambées comme ce soir.

Non, il n'y avait pas d'entropie. À l'échelle du cosmos, peut-être, mais pas à celle de l'humanité, et certainement pas à l'échelle d'un humain en particulier, cet homme-ci. De savoir que cent mille personnes sur la planète se trouvaient plongées, à l'instant même, dans la crise d'un désamour, cela ne l'aidait ni le consolait en rien. Il aurait pu être seul au monde et ne s'en serait pas trouvé moins malheureux.

Malheureux.

Il avait beau être au fait des malheurs bien pires que la vie pouvait infliger, cela non plus ne lui était d'aucun réconfort. Il savait qu'il n'en mourrait pas, ayant passé depuis longtemps l'âge où l'on croit que ces affaires justifient qu'on s'enlève la vie.

Il avait seulement hâte que ça finisse, qu'il puisse une fois pour toutes mettre ces histoires-là derrière lui, loin derrière. Disposer d'un interrupteur, tiens, un simple bouton dans le cerveau, par lequel on puisse mettre hors circuit la fonction amour, qui ne procurait de toute façon que déconvenues après contrariétés, dépressions après frustrations.

Et pourtant, quand l'occasion s'en était présentée, avec quelle avidité il s'était rué sur ce nouvel amour comme un ex-toxicomane qui aurait tout jeté par-dessus bord, en un moment de vacillement, tous les serments qu'il s'était faits, tous les mois et tous les ans de grâce qu'il avait vécus en restant *clean* de sa drogue. Le fait est que s'il était demeuré si net, si propre, c'est que la drogue ne lui avait plus été disponible. Dès l'instant où un nouvel arrivage s'était présenté en ville, la faiblesse de la chair avait triomphé.

De la chair.

Le plus ironique était que la chair avait à peine été impliquée dans l'histoire.

Non, l'asymétrie et le porte-à-faux avaient régné presque sans interruption durant ces deux saisons, ou ces deux années (cela dépendait où l'on faisait débiter l'histoire). Il avait aimé

sans retenue, mais l'autre n'avait pu lui accorder qu'affection et sympathie — ainsi que de l'amitié, cela il ne pouvait le nier ni le diminuer, même au plus aigre de son amertume.

Il n'en avait que faire, de l'amitié, aurait-il pu se dire. Mais il demeurait assez lucide — et se rappelait avec assez d'acuité ses moments de solitude — pour convenir que cette amitié, comme celle de Virginie, lui serait précieuse dans les années qui venaient.

Car il se connaissait assez, il savait bien qu'il ne couperait pas les ponts, se contentant de l'amitié à défaut de mieux, comme il l'avait fait les premiers mois de leur histoire. Les fantasmes du téléphone raccroché au nez, de la lettre finale, de l'amant qui s'éloigne les épaules voûtées après l'ultime conversation, ces fantasmes ne s'agitaient qu'un moment dans son esprit, puis il redevenait égal à lui même, modéré, raisonnable.

Pour quelque temps, du moins, il se contenterait des miettes, essaierait d'assouvir le manque avec une demi-seringue, la moitié d'une capsule.

Entre les doses il durerait, petitement, s'abreuvant à l'amer distillat de la rancœur. Il en voudrait à la vie — comme il lui en voulait depuis longtemps — mais il ne reprocherait jamais rien à celui que la vie éloignait de lui. Car celui-là n'y pouvait rien, pris dans les mêmes courants qui tôt ou tard deviendraient remous et le laisseraient à son tour, meurtri, sur la dure roche de la rive.

Le pire est qu'il ne pouvait dire «c'est la dernière fois, on ne m'y reprendra plus». Non, on l'y reprendrait, cela le reprendrait, il n'en doutait presque pas.

Ça le reprendrait, et cette fois encore il serait incapable de repousser stoïquement le désir. Car, dans l'angoisse de ses quarante ans proches, il savait qu'une chose, une seule, s'avérerait plus tragique que le désamour, et ce serait que l'amour ne se présente plus.